Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1941)
Heft: 121

Nachruf: Maurice Vuilleumier : 1881-1940
Autor: Reverdin, Henri

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MAURICE VUILLEUMIER

1881-1940.

C'est avec une profonde tristesse que nous écrivons le nom de Maurice Vuilleumier dans cette Revue, qui, en 1934 déjà, eut à déplorer la mort de René Guisan.

Ces deux hommes — que notre souvenir associe en un deuil poignant — avaient été unis l'un à l'autre par les liens que tissent, entre les existences, de généreuses aspirations, des activités communes, une même conviction. En des pages charmantes, et qui ne laisseront jamais d'émouvoir, Vuilleumier a raconté comment était née leur amitié : « ...Il y a quarante ans que je suis entré en rapports personnels avec lui : j'avais douze ans, il en avait dix-neuf... En m'accordant sa confiance, il a développé puissamment en moi le sentiment de ma responsabilité... Le jour où il m'a proposé de passer du « vous » au « tu » a été une des dates décisives de ma vie... ». (1)

Dans leur pleine maturité, ils devaient collaborer de manière intime à la Revue, qui, sans aucun doute, a toujours bénéficié de cette mutuelle confiance, dont leur correspondance contient tant de témoignages. Mais il faut dire ici bien davantage : c'est à leur amitié même qu'est due la publication de la « Nouvelle série » de cette Revue, telle qu'elle fut décidée en 1912, et entreprise l'année suivante. En effet, ayant appris que son père, le professeur Henri Vuilleumier, allait renoncer à faire paraître la *Revue de théologie et de philosophie* fondée à Genève par son ami Eugène Dandiran en 1868, et dont, avec l'aide d'Astié, puis de Philippe Bridel, il assumait depuis trente-trois ans la rédaction, Vuilleumier fit part de cette grave nouvelle à René Guisan (2). Celui-ci réunit alors autour de lui quelques jeunes théologiens et philoso-

(1) « Mon ami René Guisan ». *Jeunesse*, juin 1934. — (2) *René Guisan par ses lettres*, t. II, p. 89 s.

phes de Lausanne, de Neuchâtel, de Genève, que des expériences analogues et de mêmes espoirs unissaient depuis le temps de leurs études. Avec l'agrément et l'appui de leurs devanciers, ils se mirent tous ensemble au travail, et la Revue entra dans une nouvelle carrière... Comment les survivants de « l'équipe » de 1912 n'exprimeraient-ils pas, tout d'abord, la reconnaissance qu'ils garderont toujours aux deux amis disparus d'avoir rendu possible, sous cette forme, une activité commune qu'ils avaient appelée de leurs vœux !

* * *

Maurice Vuilleumier eut une vive joie de participer à la « reprise » de la Revue, et, jusqu'aux derniers jours de sa vie, il a été heureux de travailler pour elle. Grâce à la formation théologique, historique et philosophique qu'il avait acquise à Lausanne, puis à Berlin et à Paris, il savait quelle place il importe d'assurer, dans la vie de l'esprit, à la recherche intellectuelle ; ne s'y vouait-il pas lui-même, d'une âme très religieuse, selon les goûts, et avec les aptitudes d'un intellectuel qui discerne les exigences de la réflexion désintéressée, et s'y soumet ?

Dans le groupe de ceux qui dirigeaient la Revue, certains avaient dû renoncer — l'on sait avec quel déchirement ! — à servir leur Eglise comme pasteurs. Vuilleumier, lui, exerçait le ministère évangélique ; et c'est de sa paroisse de Chesalles sur Moudon qu'il venait à Lausanne pour assister aux séances de notre comité. Il nous faisait part de ses jugements sur les manuscrits qui lui avaient été soumis, donnait de fermes avis sur les plans qui s'élaboraient, discutait les projets d'articles et de revues générales à paraître, s'exprimait au sujet des brèves notes proposées comme « miscellanées ». Théologien dont la culture allait en s'amplifiant, il s'intéressait à la pensée spéculative certes ; mais il se rappelait toujours — et souvent il rappelait au comité — les préoccupations, les angoisses et les... « questions » qui sont celles des hommes engagés dans l'action qu'on appelle la cure d'âmes ; il plaidait alors (si l'on peut ainsi s'exprimer) la cause de ses collègues de la terre romande et du reste de la Suisse, de ceux aussi d'Allemagne, de France, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis qui, abonnés à la Revue, désiraient y trouver avec des études de théologie, de philosophie, d'histoire et de critique religieuses, des articles répondant à ces questions, inspirés par ces angoisses ou par ces préoccupations.

Evoquer le souvenir de Maurice Vuilleumier au comité de la Revue, c'est le retrouver, l'entendre ainsi pendant près de trente années, dans le cabinet de travail de René Guisan. Evoquer Vuilleumier à la Revue, c'est aussi nous revoir nous, tous les autres, réunis chez lui à Chesalles, ou plus tard aux Belles-Roches, à Lausanne.

* * *

Dès la première année de la « nouvelle série », Vuilleumier consacra un article de fond à un sujet qui lui tenait fort à cœur : « L'instruction des catéchumènes en face des exigences actuelles » (1913, p. 125). Il avait estimé, en effet, qu'il pouvait être intéressant d'envisager « comment se pose dans un canton de la Suisse romande un problème qui préoccupe au plus haut degré le protestantisme contemporain ». Pour lui, la « crise de l'enseignement religieux » n'était en premier lieu qu'une des faces de la « crise de l'enseignement tout court » ; que si d'heureuses innovations avaient été proposées à l'occasion de celle-ci, l'on devait se demander si le moment n'était pas venu pour l'Eglise de mettre à profit les expériences de l'école ; l'instruction, telle qu'elle était donnée « en général » dans nos Eglises, ne lui semblait pas répondre aux exigences fondamentales de la pédagogie — qu'il avait rappelées —, ni satisfaire aux besoins de l'époque, qui réclamait « des faits, des observations, des tranches de vie ». Dans « l'orientation » qu'il désirait esquisser, il relevait qu'aucun éducateur n'a été moins « dogmatique », ni moins « déductif » que Jésus, le maître des éducateurs ; si élevée que soit la vérité évangélique, si éloignée qu'elle pût paraître aux esprits de ses auditeurs, Jésus n'a-t-il pas « concrétisé » cette haute et suprême vérité en leur parlant d'hommes... vivants et d'objets familiers ? Pourquoi l'enseignement religieux continuerait-il donc à s'exprimer, comme dans les siècles antérieurs, par des principes abstraits, puis à suivre la voie de la déduction ?

Cet exposé théorique sera suivi, on le sait, par la publication, en 1916, d'un livre : *Vers la vie*, que trois pasteurs : MM. Albert Amiet, Jules Vincent et Maurice Vuilleumier lui-même dédiaient à leurs catéchumènes.

Notre ami attira, d'autre part, l'attention des lecteurs de la Revue sur le mouvement qui allait à opérer une « concentration » entre les Eglises protestantes (1913, p. 92) ; examinant les « positions » de l'Eglise nationale et de l'Eglise libre du canton de Vaud, il écrivait : « ...le rapprochement se prépare sur le vrai terrain, le terrain religieux. On peut dès lors tout espérer de l'avenir ».

Dans « La Réforme des études théologiques » (1913, p. 255) il caractérise, d'après quelques déclarations récentes, certaines intentions nouvelles qui visaient à subordonner le travail des Facultés de théologie aux besoins des Eglises. Est-ce vraiment là le rôle de ces Facultés ? demande-t-il ; n'ont-elles pas bien plutôt pour devoir, et pour devoir urgent, d'éclairer la pensée des étudiants et d'affermir leurs convictions, « tout en les prémunissant contre un légalisme ou un illuminisme également dangereux » ?

Le « Congrès du progrès religieux » tenu à Paris en 1913 lui offrit l'occasion, tout désireux qu'il fût de favoriser le rapprochement sur le terrain religieux, d'exprimer ses sentiments les plus profonds en soulignant le caractère propre du christianisme : « Assurément, une préoccupation était commune à tous : celle de la liberté religieuse. Mais quand, en aspirant à la liberté, les uns ne songent qu'à la suppression d'un jury de doctrine ou d'une discipline surannée, d'autres à l'autorité papale, d'autres aux divisions de l'Eglise

réformée de France, d'autres encore au remplacement de l'Evangile par quelque syncrétisme des grandes religions monothéistes, cette idée de liberté apparaît comme quelque chose de trop vague ou de trop formel pour qu'on puisse, en s'inspirant d'elle avant tout, travailler utilement au progrès religieux » (1913, p. 406).

Les idées que nous venons de résumer, sans en laisser apparaître toutes les nuances, attestent l'aisance avec laquelle Vuilleumier explorait les vastes domaines de la pensée et de la vie religieuses. De même feront les pages qu'il écrira sur la « Religionsgeschichtliche Schule » (1915, p. 323) : analysant l'ouvrage que M. Hugo Gressmann venait de consacrer à Albert Eichhorn et à son école, il distingue des différences de méthode et d'interprétation, puis il exprime le vœu que les deux tendances, « qui jusqu'ici ont été plus ou moins en conflit », se comprennent toujours mieux et travaillent « de concert à leur tâche commune : préciser l'essence et faire éclater la vérité de la religion chrétienne ».

A deux reprises (1914, p. 478 et 1915, p. 331), il donne aussi des « Echos de la Société vaudoise de théologie ».

* * *

En 1915, au cours de la tourmente guerrière qui ébranlait le monde, Vuilleumier fut profondément ému lorsqu'un instituteur vaudois, John Baudraz, refusa le service militaire par motif de conscience. Le pasteur de Chesalles trouva en lui un homme persuadé qu'il obéissait à une injonction divine et que sa conduite s'inspirait d'un « je ne puis autrement » ; dès lors, Vuilleumier, lui, ne put autrement — et quoi qu'il dût arriver — que de soutenir son jeune compatriote de son respect, et de le mettre au bénéfice de son active sympathie. C'était, en ces temps dangereux, accepter de vivre dangereusement ; il le fit avec un rare courage. Et, bien qu'il n'ait jamais transposé le cas particulier des « objecteurs » sur le plan d'une maxime qui s'imposerait à tous les chrétiens (nul ne fut moins doctrinaire que Maurice Vuilleumier), il fit alors des expériences déconcertantes, et très douloureuses, dont son âme devait rester à jamais blessée ; mais son libéralisme foncier et sa charité le prévinrent contre toute amertume (1).

(1) Sur le sujet : la conscience chrétienne et la guerre, voir des articles et des notes, dus à divers auteurs, publiés dans la Revue, notamment dans les années 1914, 1915, 1916 et 1917. Voir aussi : *René Guisan par ses lettres*, *(passim)*. Le 29 octobre 1915, René Guisan s'exprimait en ces termes : « L'attitude des amis de Baudraz est systématiquement déformée, et le sérieux tragique d'une démarche dictée par la conscience au nom de l'Evangile, jugé avec une inquiétante méconnaissance de ce qui, pour nous, a toujours constitué l'essence du message chrétien... » (t. II, p. 140). Guisan écrivait, d'autre part, à une de ses correspondantes : « Je vous ai dit un jour que mes expériences intimes sur la vie militaire étaient aux antipodes de celles de Baudraz — mais la question de principe est trop grave, trop angoissante, trop actuelle pour que je sois étranger à votre préoccupation » (t. II, p. 169, 5 août 1916).

Quelques années après ces expériences, Vuilleumier donna à la Revue des notes sur le « service civil » (1919, p. 155) et, en 1923, il prononça, dans une réunion tenue à la Maison du peuple de Lausanne, une allocution qui fut imprimée sous le titre : « Ils ne méritent pas la prison ! ».

* * *

Répondant à l'appel qui lui avait été adressé, Maurice Vuilleumier accepta, en 1922, d'être le directeur de « La Source », école normale évangélique de gardes-malades indépendantes, fondée en 1859, qui devint en 1923 « L'Ecole romande de gardes-malades de la Croix-Rouge ».

On a dit ailleurs (1) ce qu'il fut et ce qu'il fit à ce poste de haute confiance. Il était venu l'occuper avec l'assurance qu'il parviendrait à réserver une partie de son temps à ses travaux personnels, — et il avait de grands projets dans l'ordre des hautes études. La conscience, le dévouement extrême avec lesquels il remplit les obligations spirituelles et matérielles, très diverses, toujours plus lourdes, de sa charge de directeur firent qu'il vit s'éloigner sans cesse le temps où il pourrait accomplir le dessein de sa jeunesse. S'il eut à en souffrir, jamais il ne discontinua de travailler intellectuellement aux œuvres de l'esprit.

Pour rendre un juste compte de son activité de plume, il faudrait indiquer qu'il rédigea de manière remarquable et très vivante l'organe mensuel de La Source, et qu'il donna des articles et des notes à plusieurs autres périodiques ou journaux (2).

Il importerait surtout de rappeler ici que, généreusement et sans s'épargner jamais aucune peine, il mit au service de longs travaux de pensée et d'histoire religieuses, avec son temps et ses soins, sa connaissance des gens et des choses du pays. C'est ainsi qu'il eut la joie filiale de contribuer à la publication de l'œuvre monumentale d'Henri Vuilleumier : *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois* ; le premier des quatre volumes de cette histoire s'ouvre par une préface signée de sa main.

Il collabora également à l'entreprise, de très longue haleine, que constitue la réédition des œuvres de Vinet (3). Après la mort de Philippe Bridel, il devint même le président du « Comité de la Société d'édition Vinet » ; à ce titre, il donna à la Revue (1937, p. 347) un article où, après avoir mentionné les travaux accomplis depuis 1908, il annonçait les projets en cours d'exécution, et recommandait un appel qui allait être largement répandu dans le public. « Plus que tous autres », écrivait-il, « les lecteurs de la Revue sont gens à s'intéresser à Vinet et par conséquent à la grande œuvre entreprise il y a trente ans par Philippe Bridel et Henri Vuilleumier » (1937, p. 349).

Le Comité de la Revue était heureux que Maurice Vuilleumier travaillât à faire rayonner, au près et au loin, la pensée d'Alexandre Vinet (4).

(1) *La Source*, mars 1940, et *In memoriam Maurice Vuilleumier*, 1881-1940. — (2) Voir dans *In memoriam*, p. 44-46, un index de ses publications. — (3) Cf. *Revue*, 1908, p. 235. — (4) Cf. 1914, p. 76.

*
* *

A la Revue même, Vuilleumier a été pour nous tous, et plus particulièrement pour René Guisan, puis pour M. Henri Meylan, l'aide le plus assidu en lisant et corrigeant les épreuves de chacun des numéros, dont plus de cent ont paru de son vivant. Il apportait à ce travail, qu'aucune mention n'a jamais signalé aux lecteurs, la plus exceptionnelle des maîtrises : il était en effet de ceux dont l'esprit, très sûrement informé, remarque vite les erreurs et les inexactitudes ou les incorrections d'un texte, et qui ne reculent devant aucune recherche — si longue doive-t-elle être — pour les rectifier ; de ceux aussi dont l'œil, par un long entraînement, voit les moindres fautes d'impression, fût-ce un infime détail de ponctuation ; dont la conscience enfin est si exigeante, même en cet ordre, qu'elle éprouve plus que des regrets... des remords quand ils découvrent trop tard une erreur ou une faute ; à vrai dire, Vuilleumier dut rarement en éprouver de tels ! Quoi qu'il en ait été d'ailleurs, les lecteurs (ceux du moins qui remarquent ce genre de perfection et savent l'apprécier) lui doivent une vive gratitude (1).

Son exactitude, sa précision, ses connaissances, son dévouement, il les mit aussi au service de la Revue en éditant les *Tables de la Revue de théologie et de philosophie, première série (1868-1911)*, avec le pasteur Emmanuel Curchod, qui en avait établi les fiches, et le professeur Edmond Grin.

Il accepta ensuite de s'occuper de la préparation des *Tables* de la nouvelle série pour lesquelles il nous proposa divers ordres de classement ; puis il initia M. Eugène Reymond à ce travail de longue et fine patience ; il en suivit le développement en y vouant lui-même tous ses soins jusqu'aux dernières semaines de sa vie... (2)

*
* *

Cette notice devait retracer le labeur intellectuel de Maurice Vuilleumier en soulignant sa collaboration à la Revue.

Nous aimerions qu'elle eût laissé transparaître sa discrète sensibilité, son courage, sa religieuse ferveur.

Durant plus de quarante années (presque trente ans dans notre comité même) il nous a été donné de le voir vivre, penser, agir ; et nous gardons de lui le souvenir d'un homme qui s'engageait pleinement dans ce qu'il faisait. C'est bien ainsi qu'il a participé au travail de la Revue : il s'y est donné « de toute son âme »... chrétienne, très attentive aux inspirations d'un cœur ardemment fraternel, ferme dans ses décisions intellectuelles et morales, indéfectiblement respectueuse de la conscience d'autrui, humble devant le mystère, et sereinement assurée en ses plus hautes certitudes.

Henri REVERDIN.

(1) Il était le témoin, souvent amusé, des « querelles » de langage; les seules qu'il aimât! — (2) Les *Tables des vingt-cinq premières années de la seconde série*, 1913-1937, par Eugène Reymond, pasteur. Lausanne, Imprimerie La Concorde, viennent de paraître.